



Anne Emery-Torracinta

Conseillère d'État chargée du Département de l'instruction publique,
de la formation et de la jeunesse

Nous voilà à nouveau réunis pour cette belle cérémonie du Dies Academicus qui marque symboliquement le début de l'année académique. Une année, je l'espère, qui sera aussi normale que possible pour la communauté universitaire.

Bien évidemment, il y a la pandémie, avec laquelle nous devons encore composer. Mais aussi – et cela a été rappelé – nous avons de quoi nourrir de sérieuses inquiétudes à cause de la rupture des négociations avec l'Europe sur l'accord-cadre et, par là-même, la sortie de la Suisse du programme de recherche Horizon-Europe.

Pour notre Université, pour toutes les Hautes Écoles de notre pays, mais aussi pour nos entreprises, la relégation de la Suisse aura des conséquences néfastes si aucune solution ne peut être trouvée rapidement. Le Conseil d'État déplore cette situation. Il a tout de suite fait part de son inquiétude aux plus hautes autorités de notre pays et je puis vous assurer, cher Monsieur le Recteur, que nous suivons ce dossier avec la plus grande attention.

La cérémonie du DIES, c'est l'occasion de nous interroger sur la mission de l'Université.

Interpréter le monde...

Interpréter, c'est rendre compréhensible une chose apparemment obscure.

Interpréter, c'est rendre audible ce que nous n'entendons pas.

Interpréter le monde, c'est donc le rendre intelligible, mais c'est aussi nous aider à lui donner du sens.

Pour le chercheur, c'est produire de la connaissance sur la base de faits observables: c'est le cœur même de la démarche scientifique. Partant de là, le rôle des universités est de nous offrir une compréhension du monde sur laquelle se fonder pour prendre des décisions. À l'heure des *fake news* et de la *post-vérité*, c'est une mis-

«*Interpréter le monde, c'est donc le rendre intelligible, mais c'est aussi nous aider à lui donner du sens*»

sion plus que jamais essentielle. Le dictionnaire nous définit la *post-vérité* comme «*ce qui se rapporte aux circonstances dans lesquels les faits objectifs ont moins d'influence sur le public que ceux qui font appel à l'émotion ou aux croyances personnelles*». Certes, vous pourriez me dire que ce sont là les ressorts de toute forme de propagande ou de manipulation. Ou me rappeler que le mensonge existe dans toutes les sociétés, y compris dans la nôtre. Mais avec la *post-vérité*, on est au-delà même du mensonge, puisqu'il y a un brouillage entre le vrai et le faux. Les faits n'ont plus d'importance et toutes les opinions, aussi extravagantes soient-elles, se valent. Pour les qualifier, il a même fallu inventer un oxymore – les *faits alternatifs* – comme si, d'ailleurs, des faits pouvaient être alternatifs!

En 1948 déjà, dans son magistral et prophétique 1984, George Orwell nous décrivait un monde où les faits n'ont plus d'importance. Rappelez-vous: le personnage principal de 1984, Winston Smith,

est chargé de réécrire en permanence le Times pour que le passé corresponde toujours aux impératifs du présent. Et, Orwell de préciser la pensée de Smith: «À proprement parler, il ne s'agit même pas de falsification (...), il ne s'agit que de la substitution d'un non-sens à un autre. La plus grande partie du matériel dans lequel on tra-

fiquait n'avait aucun lien avec les données du monde réel, pas même cette sorte de lien que contient le mensonge direct. Les statistiques étaient aussi fantaisistes dans leur version originale que dans leur version rectifiée.» Le totalitarisme de 1984 ne repose donc pas que sur la force brute ou la répression, mais bien sur la récri-

ture permanente de l'Histoire et la disparition du réel. Isolés et sans repères auxquels se raccrocher, les habitants de cet État sont devenus des marionnettes aux mains du pouvoir.

L'indifférence au vrai présente donc un vrai risque pour nos démocraties. Nous avons l'habitude de considé-



rer que la pluralité d'opinions est un gage de démocratie. Certes. Mais méfions-nous du relativisme qui consiste à penser que toutes les opinions se valent et sont légitimes.

Comme le souligne la philosophe Myriam Revault d'Allonnes, *«qu'est-ce qu'un monde dans lequel vivent des individus pour qui la distinction entre le vrai et le faux n'a plus aucune pertinence? Comment faire encore «monde commun»?*

C'est pourquoi les institutions du savoir que sont les écoles et les Hautes écoles ont un rôle essentiel à jouer. Un rôle essentiel en nous aidant à interpréter le monde et à lui donner

du sens. Un rôle essentiel en rappelant que la connaissance scientifique n'est pas une opinion. Un rôle essentiel, enfin, en rappelant haut et fort qu'il existe bien une vérité énonçable, fondée sur des faits objectivables et vérifiables.

En 2007, alors qu'il s'apprêtait à quitter son mandat de secrétaire d'État à l'éducation et la recherche, Charles Kléber a eu ces très beaux mots: *«La connaissance (...) ne s'enrichit que si l'on s'en sert, ne vit que si on la partage, ne se développe que si on la conteste. Si elle ne progresse pas, elle meurt; si elle ne se transmet pas, elle se fige; si elle devient croyance, elle se tait.*



*Quand elle vous saisit,
elle vous entraîne, vous
transforme, vous met en
cause».*

Ainsi – et ce sera ma conclusion – plus nos universités seront ouvertes sur la cité, plus cette connaissance sera partagée. Et, plus nos écoles et hautes écoles enseigneront des méthodes d'analyse rigoureuses, la vérification des

**«Plus nos universités seront
ouvertes sur la cité, plus cette
connaissance sera partagée»**

sources et l'esprit critique, plus les futurs citoyens seront capables de résister aux manipulations et à la propagande.

Je sais que tel est votre objectif, Monsieur le Recteur, et je tiens à vous en remercier, ainsi que le rectorat et l'ensemble de la communauté universitaire. Je vous souhaite à toutes et tous une belle et riche année universitaire.

